

La Semaine Religieuse

DE MONTREAL

Sommaire

I Annonces, titulaires, visite pastorale et ordo des fidèles. — II De la Croix et du signe de la croix dans la vie chrétienne. — III Conversion par le scapulaire du Carmel. — IV Table des matières contenues dans le XXXIII^e volume. — V Francisque Sarcey, juste indignation. — VI Enfant mort pour le Pape. — VII Bonheur et grandeur de la vie religieuse. — VIII L'assistance au prône. — IX Siam, nouveau vicariat apostolique. — X Pourquoi il y a de mauvais journaux. — XI Pèlerinages à Sainte-Anne de Beaupré et au Cap de la Madeleine. — XII Aux prières. — XIII Protonotaires apostoliques canadiens.

ANNONCES DE LA PROVINCE ECCLÉSIASTIQUE DE MONTRÉAL

Dimanche, le 2 juillet, on annonce le premier vendredi du mois, et dans les diocèses de Saint-Hyacinthe et de Sherbrooke, l'anniversaire de la Dédicace.
J. S.

TITULAIRES DE LA PROVINCE ECCLÉSIASTIQUE DE MONTREAL

Dimanche, le 16 juillet

DIOCÈSE DE MONTRÉAL. — Solennité des titulaires de Saint-Henri (Montréal et Mascouche).

DIOCÈSE DE SAINT-HYACINTHE. — Solennité du titulaire du Précieux-Sang.

DIOCÈSE DE SHERBROOKE. — Solennité des titulaires du Précieux-Sang, de Saint-Elie (Oxford) et de Saint-Zénon (Piopolis).
J. S.

Visite pastorale

Mois de juillet

Samedi, le 1. — SAINT-EUSTACHE.

Dimanche, le 2. — SAINTE-DOROTHÉE.

Lundi, le 3. — SAINT-MARTIN.

Mercredi, le 5. — SAINT-JOSEPH.

Jeudi, le 6. — SAINT-BENOIT.

Samedi, le 8. — SAINT-AUGUSTIN.

Dimanche, le 9. — SAINT-HERMAS.


ORDO DES FIDÈLES

Dimanche, le 2 juillet

SOLENNITÉ DES APÔTRES PIERRE ET PAUL, *double de 1^{re} cl.* — Messe du 29 juin; mémoire de la Visitation et du V^e dim. après la Pentecôte; préface des apôtres; évang. du dim. à la fin. — Aux 11^{es} vêpres, mém. du Précieux-Sang (du 1^{er} dim. de juillet) et des SS. Irénée et compagnons. (du 28 juin du 28 nov.)
J. S.

DE LA CROIX ET DU SIGNE DE LA CROIX

Dans la vie chrétienne

 A croix est l'instrument de notre salut, le signe du chrétien, la marque du Christ, *signum Christi*. A ces divers titres, elle doit tenir, dans la vie et les habitudes chrétiennes, une place considérable. Nous lisons, en effet, que les premiers chrétiens faisaient le signe de la croix dans toutes les circonstances, même les moins importantes. Non seulement les martyrs le traçaient sur leur front avant les tortures, et les soldats avant la bataille, mais on le faisait en sortant du lit, quand on commençait à s'habiller. On se signait en sortant de la maison, en y entrant, en se mettant au bain, au lit, à table, enfin, au commencement de toutes les actions. Au début des repas, on faisait le signe de la croix non seulement sur soi-même, mais sur les aliments.

Beaucoup de ces pieuses pratiques ont disparu. Peut-être faudrait-il ajouter : depuis peu ; car nos mères et nos grand'mères en avaient conservé encore un grand nombre. Toutefois, il nous en reste quelques-unes qu'il nous faut garder avec d'autant plus de soin qu'elles sont devenues plus rares. Sans chercher les exceptions, mais nous en tenant à la pratique du grand nombre ou tout au moins de plusieurs, nous voudrions fixer ce qui a survécu parmi nous, dans notre pays, et qui pourrait devenir la pratique courante, la règle commune. Bien entendu, il ne s'agit pas ici de la croix, ni du signe de la croix à l'Eglise et dans l'administration des sacrements, mais seulement dans la vie ordinaire de tous les jours.

Le crucifix à la maison. — La croix se trouve dans presque toutes nos maisons, non seulement dans nos maisons plus chrétiennes, mais dans d'autres encore. Les missions, les distributions de crucifix ont beaucoup fait pour entretenir cette habitude salutaire. Grâce à elles, le regard, pendant la prière, peut s'arrêter sur Jésus en croix. Quand le prêtre vient donner à la maison les derniers sacrements, il n'est pas besoin d'aller quérir en hâte une croix chez les voisins. Les enfants, aussi, recueillent comme un précieux héritage le crucifix qui a reçu le dernier soupir d'un père, d'une mère. Sans vouloir rappeler une poésie touchante et bien connue, qui n'a aimé à

méditer de
la consolatio

Pourtant,
faire. Le cru
dans la cham
souvent dan
exclusion ? A
religieux ? P
gravures légè
ornent ou qui
légères ou d
ou de bois, ok
place au salor
y surveillerai
tous le grand
se laisse oubli



EST à
froid
pauv
la fin. Son ex
rable et chrétie
avait, sa prem
des mains du c
métiers. Le th
qui attirent le
disait sa mère.
sur les planche
Il prit rang d
nées et alla une
ce long voyage,

méditer devant ce pieux souvenir, quel est celui qui n'y a pas trouvé la consolation et l'espérance ?

Pourtant, à la ville, il semble qu'il y ait encore quelque chose à faire. Le crucifix se trouve dans les appartements particuliers, intimes, dans la chambre à coucher, dans celle des enfants : il manque assez souvent dans la salle à manger et surtout au salon. Pourquoi cette exclusion ? A-t-on craint de manifester publiquement des sentiments religieux ? Peut-être aussi qu'on n'a pas osé le mettre au milieu des gravures légères ou par trop insignifiantes, parmi les mille riens qui ornent ou qui encombrant nos salons modernes ? Mais, des gravures légères ou de la Croix, lequel doit disparaître ? Le Christ, d'ivoire ou de bois, objet d'art ou simple *memento* pieux, serait bien à sa place au salon. Il y donnerait une bonne pensée aux indifférents ; il y surveillerait pour ainsi dire, les conversations ; il rappellerait à tous le grand précepte de la charité, et aussi le sérieux de la vie qui se laisse oublier là si facilement.

CONVERSION

Par le Scapulaire du Carmel



EST à la chute des feuilles et à l'approche des premiers froids, il y a deux ans, que je fis connaissance du pauvre jeune homme dont je voudrais vous raconter la fin. Son existence avait été ballottée. D'une famille vénérable et chrétienne, élevé toutefois dans une école laïque, il avait, sa première communion faite et la confirmation reçue des mains du cardinal Guibert, vainement essayé de plusieurs métiers. Le théâtre l'attirait, comme ces gouffres mystérieux qui attirent leurs victimes. « C'était son *idée*, Monsieur ! » me disait sa mère. L'*idée* fut irrésistible et le jeune homme monta sur les planches.

Il prit rang dans diverses troupes de comédiens, fit des tournées et alla une fois jusque dans l'Amérique du Sud. Durant ce long voyage, il advint que l'*impresario* disparut un beau jour,

en emportant la caisse. Des mésaventures de ce genre ne décourageaient pas le jeune artiste : « *Nous autres*, me disait-il en me racontant sa vie et avec une belle attitude, *nous autres, nous travaillons pour la gloire !* » Il connut la faim, et il se dépensa quand même, se prodiguant de telle façon, que la fatigue lui mit, à la poitrine, ce mal qui lâche prise si rarement. Le jeune acteur n'en fût pas arrêté pour cela grâce à l'énergie de son caractère, il continua de travailler jusqu'au jour où des vomissements de sang le forcèrent à céder.

Il avait alors vingt-huit ans. Une compagne de sa vie qu'il devait épouser, l'abandonna quand la maladie devint trop longue. Il resta seul avec sa mère. Il avait toujours eu pour elle de l'affection et du dévouement, et elle allait bien maintenant le lui rendre. Réduits à une extrême indigence, ils vinrent s'échouer dans une soupenote d'un sixième étage, au quartier de Clignancourt. Ah ! les douloureux secrets que renferment ces mansardes ! Le grabat où la maladie consumait notre jeune homme tenait à peu près toute la place. Dans un coin étaient pliés un matelas et quelques linges, que la mère étendait par terre, le soir venu, et où elle prenait quelques heures de repos. On n'avait pas de draps de change. On manquait même de nourriture, et je vois encore le toupin de châtaignes qui servait au repas du moribond. Bientôt le froid allait venir, et si la mort était plus lente on ne pourrait chauffer la mansarde, la mansarde où l'on grille en été, mais où l'on grelotte en hiver !

Je dus à un concours fortuit de circonstances, de connaître cette misère. L'on m'apprit en même temps qu'une religieuse de Saint-Vincent de Paul, très populaire dans le quartier, visitait et secourait le malade. On me parla aussi du zèle que déployait auprès de lui un vicaire de Clignancourt. Malheureusement, le temps que réclame du clergé une paroisse de cent mille âmes laissait peu de loisir pour visiter le poitrinaire.

Reconnaissant des bontés qu'on avait pour lui, le jeune homme refusait cependant de se confesser, et même de faire un acte de foi. L'heure pressait pourtant, et le médecin ne laissait pas espérer plus de trois ou quatre jours de vie. C'est alors que, sous prétexte de bon voisinage, un de mes parents me fit monter chez le malade. Nous causâmes quelques instants avec lui, et ma croix de missionnaire frappa son attention. Lorsque

je me retirai
compte, » r
reconnaiss
ter les vèpr
je recomma
pas là ; elle
choses pou
draps neufs
indications,
mieux relati
de quinze jo
Ce temps
cette volonté
vérité religie
au moment
Je me gardai
mes visites r
gement en
pouvait donn
au seuil de l'
La charité
maman, dit-il
la sympathie
et celle-ci ref
jeune homme.
en restait bien
parlons pas de
ce refus poli, a
pris. Je parlai
me rendis aupr
tection de la Vi
grande surpris
viens pour cela
registres du V
consentit à la co
le point le plus i
Le malade n
mia : « Maman,
Monsieur l'abbé,

je me retirai en promettant des prières : « *Monsieur l'abbé*, j'y compte, » répondit-il d'un ton décidé et avec un sourire de reconnaissance. C'était un dimanche du Rosaire, et j'allai chanter les vêpres dans une communauté des Sœurs de l'Espérance ; je recommandai le mourant à leurs prières. Elles ne s'en tinrent pas là ; elles remplirent mes poches de bonnes et salutaires choses pour le malheureux comédien. L'une d'elles porta des draps neufs au pauvre logis ; une dame de charité, sur leurs indications, visita aussi le malade. Grâce à ces gâteries, un mieux relatif se manifesta, et le moribond vécut encore plus de quinze jours.

Ce temps était nécessaire pour incliner peu à peu vers Dieu cette volonté rebelle et fière. Il n'y avait plus aucun vestige de vérité religieuse dans cette intelligence, et le pauvre enfant, au moment de mourir, ne croyait même plus à Jésus-Christ. Je me gardai bien de discuter. J'essayai cependant, au cours de mes visites multipliées, de refuter les préjugés possibles, négligemment en apparence, mais avec l'angoisse intérieure que pouvait donner à un prêtre la situation critique de cette âme au seuil de l'éternité.

La charité des religieuses l'émurent peu à peu. « Vois-tu, maman, dit-il un jour, il y a bien une Providence. » Peu à peu, la sympathie sincère qu'on lui témoignait amenait la persuasion, et celle-ci refaisait lentement les convictions religieuses du jeune homme. Il n'allait pas encore jusqu'à la confession, il en restait bien loin. Plusieurs fois j'abordai le terrain. « Ne parlons pas de cela, *Monsieur l'abbé* ! » me dit-il gentiment. Et ce refus poli, aimable, me faisait croire que son parti était bien pris. Je parlai du scapulaire du mont Carmel, et un jour je me rendis auprès du mourant pour lui donner ce titre à la protection de la Vierge-Mère. « *Monsieur l'abbé*, me dit-il, à ma grande surprise, si vous me donniez le scapulaire ? — Mais je viens pour cela ! » Il fut inscrit un samedi au matin sur les registres du Vœu national, et dans l'après-midi de ce jour il consentit à la confession avec une facilité qui m'étonna. C'était le point le plus important.

Le malade ne voulut pas recevoir encore la sainte communion : « Maman, dit-il à sa mère, je veux faire une surprise à *Monsieur l'abbé*, j'ai vais lui demander moi-même la communion

pour le jour de la Toussaint ! » Il ne devait pas, hélas ! atteindre cette fête, dont quelques jours le séparaient. Mais tous les soirs je lui donnai l'absolution. A la fin, il la réclamait lui-même : « *Monsieur l'abbé*, me disait-il en souriant, une petite absolution avant de partir ! » Je la lui avait donnée ainsi un soir, lorsque le lundi matin la crise finale se déclara.

J'étais absent de son chevet, et j'en ressentis ensuite une peine que j'éprouve encore, mais j'eus la douce consolation d'apprendre que mon souvenir avait adouci les suprêmes angoisses de l'infortuné. Comme il ne pouvait plus parler, que ses yeux se voilaient et se fermaient, et qu'il semblait perdre connaissance, sa mère lui dit : « Tiens, voici Monsieur l'abbé qui monte ! » Le regard du mourant se dirigea faiblement vers la porte, et c'est ainsi qu'il expira. Il me fut douloureux d'apprendre qu'il avait vainement cherché à cette heure le secours de mon amitié. Du moins l'image du prêtre qui représentait pour lui le Dieu bon dont j'étais le ministre, cette image éveilla sans doute, en son cœur, la pensée rassurante de la sainte Vierge, de la Providence, du Cœur de Jésus-Christ.

J'arrivai peu après. La pauvre mère sanglotait. Je m'agenouillai auprès du corps. Le surlendemain, on le conduisit à l'église et au cimetière. Le clergé, de sa propre initiative, rendit au défunt des honneurs qui touchèrent les assistants, et je voulus aller réciter moi-même les dernières prières sur la tombe.

Pauvre jeune homme ! Son affection avait bien récompensé la mienne. Une nuit, sa mère l'avait entendu parler et elle l'avait questionné : « Maman, avait-il répondu, j'offre mes souffrances pour que Dieu protège plus tard *Monsieur l'abbé* ! »

La vie a bien des tristesses : elle n'a pas de joie comparable à celle de faire du bien, et le plus grand bonheur qu'on puisse éprouver, c'est celui d'en répandre un peu autour de soi. Cela est plus vrai encore lorsqu'il s'agit du bien, du bonheur éternel. J'ai la confiance que l'âme près de laquelle Dieu m'avait conduit, goûte pleinement de cette bonté infinie, dont c'est la gloire et la consolation du prêtre, malgré ses démérites personnels, d'être le reflet parmi les hommes.

DEVÈS, O. M. I.

FRANCISQUE SARCEY

JUSTE INDIGNATION

TOUS les journaux ont annoncé la mort du critique dramatique qui avait nom Francisque Sarcey. En sa personne, la presse légère fait une grande perte. Cet écrivain mit beaucoup d'esprit au service de pauvres idées. Ce fut une des victimes de l'enseignement sceptique. On a dit qu'il tenait sa plume à la disposition de quiconque voulait y mettre le prix.

Il a contracté son mal à la sortie d'un théâtre. On pourrait dire qu'ayant passé la majeure partie de sa vie dans les théâtres, ce genre de mort semblait lui être dû.

Malheureusement aucun prêtre n'a été appelé à son chevet. Il est possible que Sarcey l'eût bien reçu.

Au temps où il était au *XIXe Siècle*, avec About, Sarcey montra une prétrophobie enragée, et ses professions de foi voltairiennes lui valurent, notamment de Mgr Dupanloup et de Louis Veuillot, de mémorables cinglées ; cependant, cet anticléricalisme s'était fort assagi et il avait cessé de manger du prêtre.

Une maladie de la vue, dont il était atteint et pendant laquelle il se fit soigner chez les Frères de Saint-Jean-de-Dieu, fournit au vieux libre-penseur l'occasion de revenir sur ses préjugés : mais se convertir est autre chose.

On a laissé mourir M. Sarcey sans l'avertir de la gravité de son état et sans faire appeler le prêtre. M. Paul de Cassagnac s'en indigne avec très juste raison, dans *l'Autorité* :

« Sa mort, vu les circonstances qui l'entourèrent, est navrante, dit-il, par la faute des siens, qui l'aimaient, c'est certain, mais qui l'aimaient d'une singulière façon.

« Les journaux racontent, en effet, qu'on lui a laissé ignorer l'état grave où il se trouvait, et qu'on lui lisait les petits articles spécialement publiés à l'intention de le rassurer.

« Et il est mort, ne sachant pas qu'il était en danger de mourir.

« J'avoue que ce récit, s'il est exact, comme il y a lieu malheureusement de le croire, a le don d'exciter mon étonnement et mon indignation.

« Je ne connais rien de plus coupable, chez des parents, chez des amis, que de dissimuler, à qui l'on aime, sa situation désespérée.

« Je n'ignore pas que Sarcey péchait par une grande sèche-resse du côté religieux.

« Etant donnée sa belle intelligence, qui sait si, au moment suprême, il n'eût pas franchi le pas qui ramène à Dieu les égarés d'un jour ?

« Combien en avons-nous vu qui, demeurés indifférents tant que la santé les entretenait dans la sécurité, firent un brusque retour en face de l'éternité s'ouvrant devant eux !

« On pouvait l'espérer également pour Sarcey, car jeudi dernier, le jour même où il tomba malade, il assistait à la première communion d'un de ses enfants.

« Et il faudrait n'avoir jamais eu d'enfants ou n'avoir jamais assisté à leur première communion, pour ignorer combien cela remue les entrailles des plus endurcis.

« En tout cas, pourquoi céler à un homme qui fut fort et vaillant durant toute sa vie, que l'heure a sonné de régler les comptes, de fermer le livre et de se préparer au grand voyage ?

« D'autant que, menacé d'une redoutable infirmité, Sarcey, naturellement, était allé se faire soigner et guérir chez les Frères de Saint-Jean-de-Dieu.

« Là, il avait vu, il avait compris et, dès ce jour, avait désarmé.

« Faisons une comparaison banale, mais saisissante :

« Eût-on osé, je le demande, lui déclarer, il y a quelque temps, à l'improviste : « Il faut que vous partiez dans cinq minutes pour l'Amérique ; mais afin de ne pas vous ennuyer, nous ne vous avons rien dit, nous n'avons rien préparé. Partez, tel que vous êtes, sans votre malle faite, sans argent peut-être, sans avoir embrassé ceux que vous aimez et qui sont dehors. Et votre voyage durera vingt, trente ans. »

« Non, personne de son entourage n'eut eu l'atroce courage de lui parler ainsi et de l'obliger à une aussi cruelle alternative.

« Et ce sont les mêmes gens qui le laissent s'en aller à jamais,

pour plu
reconn
régler se

« En
j'estime
soigneu
et d'où i

« Oui,
nité de p
légitime



offrir à D
ouvrit à so
avoir réflé
bien que
le sacrifice
dit l'enfant
assurance,
avoir fait e
tombait ma
lèvres, aprè
réussi et qu

Ce fait a
et s'assura
Notre-Seign
leuse santé
deux jours,
lui entendait
maladie : il
qu'avant l'op
mois. »

pour plus loin qu'aucun endroit ici-bas, et sans qu'il ait pu se reconnaître, s'en douter, prendre ses dispositions dernières, régler ses comptes avec Dieu, donner le dernier baiser.

« En vérité de pareilles responsabilités m'épouvantent, et j'estime que c'est aimer singulièrement les gens que de cacher soigneusement à leurs yeux l'abîme dans lequel ils vont sauter, et d'où ils ne reviendront pas !

« Oui, c'est mal aimer les gens que de les exposer à une éternité de peines, pour leur avoir épargné quelques secondes de légitime argoïsse, mais d'une argoïsse salutaire et réparatrice. »

ENFANT MORT POUR LE PAPE



QUAND les journaux annoncèrent que le Pape allait subir une grave opération qui mettait sa vie en danger, un enfant de 13 ans, appartenant à une famille aisée de Gênes, voulut offrir à Dieu ses jours pour la santé du Souverain-Pontife. Il s'en ouvrit à son confesseur, qui, connaissant la pureté de son âme, après avoir réfléchi, lui répondit qu'en faisant cette promesse il se pourrait bien que Dieu le prit au mot, et lui demandât s'il était prêt à faire le sacrifice de sa vie. « Mais c'est précisément ce que je désire, répondit l'enfant, donner ma vie pour conserver celle du Pape. » Sur cette assurance, son confesseur lui donna la permission désirée, et, après avoir fait cet offre, l'enfant retourna chez ses parents. Le soir, il tombait malade, et deux jours après, il mourait le sourire sur les lèvres, après avoir su par les journaux que l'opération avait bien réussi et que tout danger était écarté.

Ce fait a été raconté au Souverain-Pontife qui fit faire une enquête et s'assura de la réalité de l'offre et de l'acceptation qu'en avait fait Notre-Seigneur. Est-ce à ce sacrifice qu'il faut attribué la merveilleuse santé dont jouit le Souverain-Pontife ? Le fait est qu'il y a deux jours, un prélat étant en audience chez le cardinal Rampolla, lui entendait dire : « Le Pape semble plus vigoureux qu'avant sa maladie : il veut tout voir, tout faire, marche avec plus de vivacité qu'avant l'opération, en un mot se trouve n.ieux qu'il n'était il y a trois mois. »

DOM GIUSEPPE.

Bonheur et Grandeur de la vie religieuse

Q'EST le ciel commencé sur la terre : aimer Dieu et s'aimer ensemble, voilà la vie des anges et des saints. Aimer Dieu et s'aimer ensemble en se sacrifiant et en s'immolant, voilà la vie religieuse. C'est le noviciat du ciel ; et comme les novices doivent faire ce que font les profès, ainsi les religieux doivent faire tout ce que font les anges et les saints : voir Dieu sans perdre un instant sa présence ; aimer Dieu sans ralentir un instant cet amour ; le louer sans cesse, par la prière et le travail. Y a-t-il une vie plus sublime, plus glorieuse ? Toute grande âme l'apprécie, tout grand cœur s'y sent appelé ; Jésus l'offre à qui la désire : « Si tu veux, viens. *Si quis vult.* » Comprendre cet appel, c'est avoir la vocation.

L'ASSISTANCE AU PRÔNE

QN ignore assez généralement que des indulgences très étendues sont attachées à l'assistance au prône. Dans sa tendre sollicitude pour l'instruction et pour le salut de ses enfants, l'Eglise n'a rien négligé pour les exciter à assister régulièrement à ces instructions, qui leur sont spécialement destinées.

Un grand pape, Benoit XIV, par un décret du 31 juillet 1756, a accordé une indulgence de sept ans et de sept quarantaines aux fidèles qui assistent, les dimanches et fêtes, au prône de leur paroisse. Ils peuvent même gagner une indulgence plénière aux solennités de Noël, de Pâques et des Apôtres saint Pierre et saint Paul, pourvu que, s'étant confessés, ils fassent la sainte communion.

Pie VI, par un décret du 12 décembre 1784, a confirmé ces indulgences, et a même étendu l'indulgence plénière aux jours de l'Epiphanie et de la Pentecôte, toujours aux mêmes conditions.

Ces indulgences peuvent aussi être gagnées par le curé ou par tout autre prêtre qui fait le prône à sa place, suivant le même décret. •

SUR l'pa
ne
vicariat apos
limites, à l'
ses affluents
au nord, la f
de l'Annam
Cochinchine
et la région
sion du Cam
Le vicaria
Missions-Etra
est Mgr Marie
diocèse de Ly

POURQUOI

CHAQUE les cri
ralités, les im
nature ; et il
— Malsaine,
tion prodigué
Et puis pour
respect intolér
— Je ne co
on imprime de
— Parceque,
lire.....

SIAM

Nouveau vicariat apostolique

SUR la proposition de la Sacrée Congrégation de la Propagande, le Saint-Père a décrété l'érection d'un nouveau vicariat apostolique, en détachant le Laos du vicariat apostolique de Siam. Le vicariat du Laos aura pour limites, à l'ouest, la ligne de partage des eaux du Ménam, de ses affluents et des rivières qui se jettent dans le golfe de Siam ; au nord, la frontière de Chine ; à l'est la chaîne des montagnes de l'Annam et du Tonkin, en laissant toutefois à la mission de Cochinchine orientale le territoire de la mission des sauvages et la région d'Atopen ; au sud, les limites actuelles de la mission du Cambodge.

Le vicariat apostolique du Laos est confié au séminaire des Missions-Etrangères de Paris et son premier vicaire apostolique est Mgr Marie-Joseph Cuaz, né le 8 décembre 1862 dans l'archidiocèse de Lyon et missionnaire au Siam depuis 1886.

POURQUOI IL Y A DE MAUVAIS JOURNAUX

CHAQUE jour un *brave homme* savoure, dans son journal, les crimes jugés aux assises, les turpitudes et les immoralités, les impiétés, les calomnies et les scandales de toute nature ; et il se dit :

— Malsaine, très pervertissante pour le peuple, cette publication prodiguée à tous ces attentats, à toutes ces infamies ! Et puis pour les classes éclairées, n'est-ce pas un manque de respect intolérable ?

— Je ne comprends pas, conclue le *brave homme*, pourquoi on imprime de pareilles choses !

— Parceque, *brave homme*, tu ne manques jamais de les lire.....

PÉLERINAGES
A SAINTE-ANNE DE BEAUPRE
Et au Cap de la Madeleine

PÉLERINAGE POUR DAMES ET DEMOISELLES.

Départ. — Jeudi, le 6 juillet, à 1.30 heures de l'après-midi, par le vepeur *Trois-Rivières*, quai Jacques-Cartier, Montréal.

Arrêts. — A Boucherville, Berthierville et 3 heures à Québec.

Prix du billet. \$2 00.

Directeur — Rév. J. Primeau.

Au monastère de la Trappe d'Oka

PÉLERINAGE d'hommes et de jeunes gens.

Départ. — Dimanche, le 2 juillet, de la gare Bonaventure, à 7 heures du matin, Montréal.

Retour. — Le même jour dans la soirée.

Prix du billet. — Aller et retour, adultes : \$1.00 ; enfants : 50c. Les billets sont en vente au Séminaire de la paroisse, rue Notre-Dame.

Directeur. — M. A. Luche, p. s. s.

AUX PRIERES

W. Gallagher, novice de la Congrégation de Sainte-Croix, décédé au noviciat de Sainte-Geneviève.

PROTONOTAIRES APOSTOLIQUES CANADIENS

LNE note nous a été communiquée au sujet de la liste des protonotaires apostoliques canadiens que nous avons reproduite du *Bulletin des recherches historiques*.

Nous la transcrivons ici :

« Les prénoms de Mgr Tanguay sont Edouard-Charles, et non T. »

« Le diocèse de Sherbrooke a l'honneur d'avoir un autre protonotaire apostolique canadien : Mgr David Shaw Ramsay, résident à Kilhenzie, Magog, P. Q. »